

violent qui pencha les arbres, ébranla les casernes, et fit chanceler les constructions même les plus solides. Ce vent passa comme le simoon, balayant le nuage laissant le ciel aussi nu et l'atmosphère aussi immobile qu' auparavant. Mais il avait apporté sur ses ailes un hôte terrible qui devait malheureusement s'arrêter en chemin.

« Quand les troupes revinrent de la prière, quelques hommes tombèrent dans les rangs, et déjà avant minuit neuf Européens, soldats du 36e de la reine, avaient cessé de souffrir; enfin, avant le matin, les hôpitaux ne suffisaient plus pour recevoir le nombre toujours croissant des malades. Le lendemain, cinquante soldats, tant du 60e (carabiniers d'Angleterre) que du 86e et le régiment européen de Bombay furent conduits au champ du repos. La nuit suivante fut horrible encore. La contagion s'était étendue sur toute la ville. On voyait dans les rues et sur le seuil des maisons un millier de cadavres de tout âge, de tout sexe et de toutes couleurs. Les jours suivants jusqu'au 22, on ne compta plus; il n'était plus question d'ensevelir les morts, de larges fosses étaient creusées à la hâte, soldats, Cipayes, Européens et indigènes, maîtres et serviteurs étaient entassés pêle-mêle, sans bière, sans linceul dans leurs lits ou sur leur litière, jusqu'à quelques pouces du sol; puis un peu de terre recouvrait le tout, pas assez peut-être pour sauver la ville d'une seconde épidémie presque aussi fatale que la première, résultat probable des exhalaisons qui s'échappent de cette masse putride.

Du 23 au 28, la maladie sembla perdre de son intensité. Le 29 jour où s'arrêtent les rapports officiels, on ne comptait que deux victimes, dont un officier du 12e régiment d'infanterie indigène. Hyderabad et Sukkur sur l'Indus, Bombay, Bellary, Calcutta ajoutent leur contingent à cette longue liste nécrologique, et il est peu de familles en Angleterre auxquelles ce courrier n'apportera point de tristes nouvelles.

## AMÉRIQUE MÉRIDIIONALE.

— Les journaux de Madrid annoncent, sous la rubrique de Puerto-Cabello, capitale de l'Etat de Venezuela, que la guerre est déclarée entre la Nouvelle-Grenade et la république de l'Equateur.

## PROVINCES-RHÉNANES.

— Des désordres assez graves ont eu lieu à Cologne dans la soirée du 4 août. La foule, qui s'était rassemblée pour célébrer une kermesse annuelle, a insulté la police et les gendarmes; quelques-uns de ceux-ci ont été blessés. Les troupes appelées pour rétablir l'ordre ont dû faire usage de leurs armes pour disperser les rassemblements; dans ce conflit, plusieurs personnes ont été blessées et une seule a été tuée.

Le 5 au matin, l'autorité a fait retirer les troupes, et la garde bourgeoise a été chargée du rétablissement et du maintien de l'ordre.

Tous les bourgeois arrêtés à la suite de ses troubles, ont été remis en liberté, à l'exception d'un seul. Une proclamation du bourguemestre engage les habitants à attendre avec confiance les résultats de l'instruction commencée suivant les voies légales.

## ÉTATS-UNIS.

— On lit dans le *New-York Sun*, que, dans les Etats-Unis le produit du *lard* seul, est égal à *trois fois* celui du coton. En 1845 la valeur des cochons élevés dans l'Union était 166,000,000 de piastres. En 1839 le recensement donnait le chiffre énorme de 26,301,293 cochons, c'est-à-dire à peu près sept millions de plus que la population de tous les Etats. Cette armée d'animaux consomme annuellement 200,000,000 de minois de grains.

— Le *Courrier des Etats-Unis* de ce matin nous donne la situation de l'armée Américaine sur le Rio-Grande, sous le commandement du général Taylor. On s'attendait à la prise de Monterey. Il est incontestable, dit le *Courrier*, que l'ennemi redoute de se trouver en face du drapeau de l'Union et qu'une sorte de panique se répand partout à son approche; aussi malgré ses préparatifs et la résolution d'Ampudia, malgré tous les avantages qui facilitent sa défense, il ne serait pas étonnant que Monterey offrît le second acte de l'étrange comédie de Santa-Fé.

Le général Kearay continue dans la paisible possession d'une Province de 80,000 ames, qu'il a conquise sans brûler une amorce!

*Incendie en mer.*—Le superbe navire le *Hànre* est arrivé à New-York le 29 septembre. Il a éprouvé en mer une tempête furieuse, qui lui a déchiré toutes ses voiles et causé de graves avaries. Le 22 septembre dernier, le capitaine aperçut en mer la coque d'un navire en feu. Il envoya une embarcation et fit exécuter une manœuvre pour se rapprocher du bâtiment; mais, malgré ses efforts, il ne put s'assurer du nom qu'il portait. Ce bâtiment est anglais, il paraît neuf, et à l'avant du navire se trouvait une figure humaine.

*La chute d'un Arbre.*—Il y a huit jours le steambot *Highlander*, se trouvait près du quai; à Turkey-Island, quand un arbre immense placé sur le bord du Missouri, se renversa et tomba sur le bateau en écrasant les sabords, les roues et la cheminée du milieu. Un des pilotes M. John Fric a été blessé d'ingérence. Deux autres personnes ont reçu quelques contusions. Par hasard il n'y avait que peu de passagers à bord, et ce fut un grand bonheur, car la vapeur se précipita sur le champ dans l'entrepont.

*Incendies.*—Nous n'apprenons de toutes parts que des désastres causés par le feu. L'autre jour le télégraphe électrique nous annonçait un grand incendie à Buffalo; aujourd'hui d'Oswego, de Boston, de Kennebec nous recevons des nouvelles du même genre. A Philadelphie, 22 maisons ont été consumées avant-hier mardi, laissant 30 familles pauvres sans asile. Le même jour la maison No 89 dans Water street, a été presque entièrement dévorée par les flammes, elle était occupée par un magasin de porcelaines et

par les bureaux d'un agent maritime dont heureusement les papiers ont pu être sauvés. La perte est, dit-on, fort considérable. Voilà un automne d'un triste augure pour l'hiver.

## HUGUES LE DESPENSIER.

## II

L'ERMITE DE L'ÎLE NOTRE-DAME.  
SUITE.

L'île Notre-Dame s'avance dans la mer à quelque distance de l'embouchure de l'Orne. Au milieu de l'île, sur une grosse roche qui la domine, on apercevait, du temps de Guillaume, un petit édifice surmonté d'un campanile. A quelle époque fut bâti cet ermitage, quand devint-il la demeure d'un solitaire, c'est ce que nul ne peut dire. Les Normands, sachant par tradition que dès l'établissement du christianisme en Neustrie il y avait déjà sur ce rocher un moine en robe blanche, pensaient que ce moine était toujours le même et avait vu passer sans mourir une foule de générations. Ils lui portaient un affectueux respect, car pendant les nuits d'orage, la petite cloche qui les invitait à la prière sonnait alors à toute volée pour avertir les pêcheurs retardés en mer de l'approche des récifs, et ils se racontaient les naufrages où on avait vu l'ermite s'élançer au milieu des vagues furieuses et tendre aux naufragés qui allaient périr une main robuste. Tous les marins qui passaient devant l'île Notre-Dame ne manquaient jamais d'entonner, de leurs voix habituées à dominer la tempête, un cantique en l'honneur de la Vierge, et quand l'ermite s'avait jusqu'au flot, où il mouillait ses sandales et leur donnait sa bénédiction, ils s'agenouillaient pieusement sur le pont du navire.

Olivier, comme tous les habitants du littoral, connaissait de réputation le solitaire. Bien des fois, de la *Pointe du Héron*, qui surplombe dans la mer, il l'avait aperçu à genoux devant son autel rustique en plein air, surmonté d'une croix d'osier, mais ne lui avait pas encore parlé. Il éprouvait une crainte vague à l'idée d'une entrevue avec un être presque surnaturel. Cependant la renommée des bonnes œuvres de l'ermite le rassurait, et puis les desirs de Mélisende étaient des ordres qu'il eût exécutés au péril de sa vie.

Il prit le chemin du rocher, en côtoyant les bords de l'Orne et parcourant à peu près la distance d'une lieue et demi, qui le séparait de la côte, à travers un pays riche, heureux et fertile. Dès lois sévères, un grand zèle à les faire exécuter, une bonne organisation de la province avaient fait de la Normandie une véritable oasis au milieu de l'Europe féodale, sous Rollon et ses successeurs. Olivier voyait plongés dans l'herbe jusqu'au ventre, brouter des bœufs énormes ou galopper familièrement autour de lui des troupes de ces beaux chevaux à la robe mouchetée, issus d'une race colossale, comme les Danois conquérants qui l'amènèrent en Neustrie. Une pierre à moitié enfoncée dans le sol suffisait à marquer les limites des champs, à cette époque où le vol semblait inconnu. Les barrières, les clôtures, les loquets étaient inutiles; chaque sujet de l'heureux duché prêt à céder à une tentation mauvaise, savait qu'un œil était ouvert sur lui pour surveiller et punir.

Olivier avait à traverser une pointe de la forêt de Bellissime, qui se prolongeait jusque sur le chemin de ce château à la mer. En avançant à travers cette forêt, que la vigilance de Guillaume, aussi meurtrière aux loups qu'aux brigands, avait entièrement purgée d'animaux nuisibles; il aperçut un être humain assis sous la feuille, à quelque distance de la route, et à la vue d'une petite harpe à huit cordes, il reconnut un de ces chanteurs ambulants nommés *trouvères* ou jongleurs.

Mais le pauvre diable ne devait pas être en grande réputation, car son juste au-corps jadis noir était percé en plusieurs endroits souillée de mille taches; son petit manteau gris, qui flottait sur son épaule gauche, présentait l'image de la misère, et la plume unique dont sa petite toque était surmontée, pendait douloureusement, flétrie, cassée et ternie par la pluie et par le vent. Le personnage qui portait ce costume fané était lui-même fort maigre, de stature médiocre et de figure malade. Olivier s'arrêta à quelque distance et remarqua que le pauvre trouvère, assis au bord d'une fontaine, choisissait des brins de cresson et les dévorait avidement. Cela lui donna bonne opinion de l'inconnu, car il y avait alors mille moyens de faire un meilleur repas. Sans avoir recours à l'humanité des paysans, rien n'était plus facile que de voler. Les portes ne fermaient pas, et pour mettre à l'épreuve la probité du peuple, le roi-duc réussit à exposer des anneaux d'or et autre choses de prix dans les chemins et dans les bois. On rapporte que des bijoux furent ainsi suspendus trois années dans la forêt de Roumard, à la vue des passants et des voyageurs, sans que personne y touchât. Les instruments de labourage restaient dans les champs: un paysan du village de Longueville et sa femme furent pendus sans miséricorde après avoir extorqué au duc le prix de leur charrue et de leur attelage, qu'ils avaient eux-mêmes cachés en de